

Poèmes

Gabriel-Pierre Ouellette

Volume 17, numéro 4 (100), juillet–août 1975

100 fois sur le métier...

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30973ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ouellette, G.-P. (1975). Poèmes. *Liberté*, 17(4), 39–44.

Poèmes

LA NUIT

*Quand la terre s'enfle de la nuit
Quand les arbres se gorgent de pluie
Des arpeges de marbre solidifient
La détresse et la jettent à tous les vents*

*La terre se retourne dans la mer
Le bateau traîne un abat-jour
Le vent diminue la lumière
Et lance dans mes yeux les globes de la nuit*

COULEURS

*Le mot bleu n'est pas bleu
Le mot est méprisant*

*Bleu des images
La rose bleue n'a pas de feuilles
Les feuilles de la rose sont vertes et sombres
Le vert sombre est une image*

*Image bleue
Image sans feuilles
Les feuilles sont vertes
Le vert est bleu*

*Roche rouge
La noire et rouge
Feu noir qui s'éteint
Feux de framboise éteinte
Framboise à la chair de roche*

LES PÈLERINS

*Des pèlerins chevauchent
Une lumière bleue*

*Des serpents de lumière
Dans la chevauchée bleue*

*Les pèlerins absurdes
A tête de lumière
Laissent leurs chevaux blancs
Chevaucher les serpents
Sous la lumière bleue*

FRAGMENTATION

Note critique

J'ai toujours tenu à présenter le dernier état d'un texte et seulement le dernier état d'un texte, croyant sincèrement — et cela est encore vrai la plupart du temps — que les différents états du texte ne sont que des déchets comparables aux copeaux de bois qui entourent une figurine et que s'en occuper est affaire de critique et de professeur.

Récemment, j'ai révisé cette opinion. Après avoir écrit ce que j'estimais être le texte définitif de Fragmentation, j'ai relu toutes les ébauches qui l'avaient précédé et nourri.

Il est évident que si ces ébauches sont toujours de mieux en mieux construites, elles sont aussi de lecture de plus en plus difficile : les charnières disparaissent et le texte se découpe en courtes phrases nominales (il n'y a qu'un seul verbe dans la dernière rédaction); il n'y a plus que des rela-

tions par opposition, contraste, et, encore, ces relations ne se réfèrent à rien de précis qui puisse les relier entre elles de façon évidente ; le lecteur doit s'en remettre à sa connaissance de la langue qui, même si elle est très exacte, est souvent inutile en pareil cas.

(Je trouve toujours mystérieux et attachant qu'un travail, en grande partie critique, à partir de quelques notes, aboutisse à un texte devant lequel la pensée se bute et souvent se hérise.)

Ce texte construit, difficile, je n'entends pas le renier ou en rejeter les possibilités de lecture. Mais nous, avec nos mots, ne sommes-nous pas encore plus ésotériques que les musiciens avec leurs notes, même quand ils les transforment dans les studios d'enregistrement ?

Tout d'abord, on entend beaucoup plus de musique contemporaine qu'on n'en lit ; le son, alors, est directement perceptible par l'auditeur.

En matière de poésie, on lit les textes beaucoup plus souvent qu'on ne les entend ; nous ne pouvons nous faire les champions du son des mots, pour justifier toute recherche poétique. Même si on écoute mentalement les mots en les lisant ou qu'on entend dire un poème, la perception intellectuelle et sensible du mot est soumise à beaucoup d'aléas, ne serait-ce souvent que celui de l'ignorance la plus totale de la signification du mot.

(Si, à ce moment-ci, on me reproche de m'attarder à la signification du texte, je dirais que, tout comme il faut entendre, mentalement ou non, un fa dièse pour qu'il s'agisse d'un son, il faut aussi « entendre » le mot, ne serait-ce que pour entendre la dissonance, si le mot n'est pas employé dans son sens courant.)

On pourra rétorquer que je compare ce qui ne peut se comparer, que ces « partitions » verbales seraient à un degré de recherche plus avancé que ne le sont les partitions musicales. C'est possible. Mais il me paraît d'un intérêt tout scolastique de savoir qui est le plus savant et il me suffirait d'être le moins ésotérique possible. Je crois que nous pouvons donner des points de repère au lecteur, et aussi à l'audi-

teur, un peu comme le compositeur de musique sérielle qui base son oeuvre sur une série de douze notes.

Dans les lignes qui suivent, je ne donne pas les ébauches qui ont conduit au poème *Fragmentation*, mais j'extraits de ces ébauches la série de textes qui a vraiment façonné le poème. C'est peut-être la seule fois que j'utiliserai de cette forme. Pour ce poème, elle me paraît nécessaire. Pour d'autres poètes, il est d'autres formes, comme il en est d'autres, pour d'autres poèmes.

Quant à la nécessité de telle ou telle forme...

Série des textes

Premier texte *J'aperçois ce que je ne sais pas et ce que je ne saurai jamais.*

Texte II *Je deviendrai ce que j'ai vu.*

Texte III *Mes yeux sont nus ; ils s'habillent de chaleurs invisibles et voient sur la peau des braises des parures aux noms secrets. Des chandeliers noirs hurlent sur des brasiers de lumière. Ignore le feu qui détruit. Ignore le feu qui purifie. Regarde la flamme qui écrit la beauté cendreuse de ton sexe, en lettres noires.*

Texte IV *Ils gravissent à cheval
Les marches secrètes
Au flanc couché des montagnes
Aux lisières du soleil
A l'ombre des pics
Et la chair comme un funambule
Tire les raisons des versants
Inconnus*

Texte V *J'invente ma mort. Je la vois qui disparaît calmement. Je l'invente à nouveau. Je ne connais pas l'autre versant ; j'aiguise mes yeux à l'inventer, à le voir et à le mettre à nu.*

Texte VI *Sur un cheval blanc, j'ouvre l'or des montagnes.*

Texte VII *La mort disparaît doucement et s'invente à nouveau. La mort tout entière d'un seul coup à l'horizon met à nu l'autre versant.
La mort aiguise mes yeux crevés sur des visions sauvages, sans Dieu, sans âme et sans destin.*

Le poème

*Les marches au secret
Dans le flanc des montagnes*

*Des lambeaux de soleil
En nappes souterraines*

*Les doigts du funambule
Aux raisons des versants inconnus*

*Des chandeliers masqués
Au-dessus de chantiers invisibles*

*A la lueur des braises
Les coulées de la neige*

*De longues déchirures
De noms et de parures
Une peau secrète
Un visage de muet*

*Une longue aiguille de mica
Dans l'encre et dans la cendre*

*L'or des montagnes
Les brasiers en flammes
Des marches
Sur des gouffres*

L'autre versant
A nu
D'un seul coup
A l'horizon

Mes yeux
Contre des meules
Aux étincelles sauvages
Ouvrent des sillons de pierre

(décembre 1973 — décembre 1974)

GABRIEL-PIERRE OUELLETTE